



Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

N° 16

EXP: Amis de L'Amourier, 223 Rte du col Saint Roch, F-06390 Coaraze

décembre 2003

Parution ponctuelle & gratuite

Sommaire

P. 1.....Éditorial
 P. 2.....*Dans l'œil du Basilic*, avec François Bon,
 P. 3.....Suite avec Bernard Noël, Florence Pazzottu
 P. 4.....Suite avec Michel Butor.
Note de lecture:
Monochrome à deux voix de Patrick Barrer
 P. 5.....Note de lecture:
Le chant des batailles de Daniel Biga
 P. 6.....Notes de lecture:
Équinoxes et solstices de Jacques Ferlay
Glacé de Marie-Dominique Xerri
 P. 7.....De la toile et quoi d'autre?
cipmarseille.com
À quelques mots d'ici:
Éditions L'Arrière-Pays
 P. 8.....Note de lecture:
Écrits sur une écaille de carpe
 de Werner Lambersy
 Journal intermittent de Raphaël Monticelli

Jusqu'au bout dénouer même avec des mains nouées.

Philippe Jaccottet

C'est l'hiver. Les éditions l'Amourier font une pause, Jean Princivalle se consacrant à la mise sur orbite d'un site internet qui devrait voir le jour avec le printemps. Pas de parutions nouvelles, dès lors pas d'entretien.

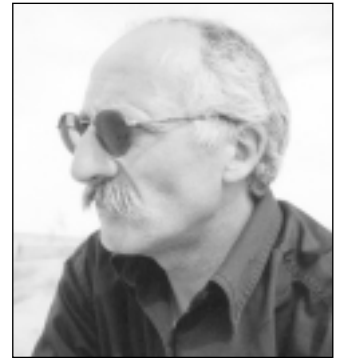
Ému, le Basilic? À peine une retombée de paupière! Ses yeux aiment l'imprévu et ses métamorphoses. Alors pour saluer l'étoile que personne n'attendait dans le ciel des fixes, pour saluer un Noël sur la terre des hommes, pour engager l'avenir, nous bouleversons l'ordre de nos chroniques. Et ce sera descendre dans la soute de la maison d'édition pour en remonter quelques textes parus il y a lurette déjà et vous offrir des inédits de nos ami(e)s François Bon, Michel Butor, Bernard Noël et Florence Pazzottu.

Ligne de fonds, ligne du front. À cette charnière, nous rivons notre ligne frontière.

Non-livres ceux qui surfent sur la mode et sont engloutis par elle. Ici, l'on s'efforce de publier des livres: ces étranges êtres de papier qu'incendie une voix, où quelqu'un toujours brûle entre les lignes. C'est ce feu-là qui reprend dans la ferveur de la lecture. Paupières baissées, le Basilic souffle. Et c'est vent sur les cendres. Quelques brandons remontent: Daniel Biga et son *chant des batailles*, Patrick Barrer et son *monochrome à deux voix*, Jacques Ferlay et ses *équinoxes et solstices*, Dominique Xerri et son *glacé*.

Coup d'air, c'est coup d'âme. Cela éblouit le plus souvent. De peu. De rien. De quelques mots qui tombent. C'est sur les bords. Rendez-vous jusqu'à

ces lisières de mots, suivez le filet d'eau fraîche et surprenez-vous en train de vous dire *échangerais nuits blanches contre soleil, même timide* et vous attendrez le mois de mars 2004 et le prochain livre de Werner Lambersy. Il sera accompagné de trois volumes de poèmes, publiés



dans la collection *d'Aventures*, poèmes de Béatrice Machet, Fabrice Anfosso et Fabienne Dion, jeune fille qui n'a pas réussi à tenir au plus ras, à s'adosser au ténu de la vie.

Ce sera là notre ligne de risque pour le début de l'année nouvelle avec la perspective de la fête du Basilic, le samedi 5 juin 2004, sur la place du château à Coaraze où nous recevrons en invités d'honneur, Anna Prucnal, et Jean Mailland, auteur de *Chansons pour Anna* édité à cette occasion par L'Amourier.

Je vous sens déjà impatients! Attendez encore quelques mois: "*là où nous sommes il n'y a pas de crainte urgente*", disait René Char, il n'y a qu'obstination et battement. Intermittence. Qu'arrêter sur ce mot à la bascule de l'an soit l'expression, sans candeur, d'un espoir.

Et celle de tous nos vœux.

Alain Freixe

*On peut voir
sans rire
la poésie comme
une forme d'espoir.*

Antoine Emaz

Les visuels ponctuant ce numéro sont de Derez A Derez

comme pour une
amorce,
par les mots,
de l'année à venir...

A J-M B. bien sûr.

J'y pense pourtant chaque vendredi. Où que je sois, quoi que je fasse, parce que c'est vendredi après-midi, je pense à ceux deux-là. Je sais qu'ils ont pour eux ce rituel, se retrouver, donc le vendredi après-midi, et parler de leurs lectures. De ce qui se passe vraiment entre eux, la poignée de main amie ou l'accolade une fois fermée la porte de voiture, probablement la tasse de café à la table de la cuisine, la couleur du ciel ou si les mimosas ou citronniers et toutes ces curiosités locales sont en fleur ou en fruit, je ne sais rien. Je les vois assis, à un peu de distance, avec des temps de silence. J'imagine entre eux quelque guéridon ou table basse, et qu'il y a ces livres en pile, que chacun a déposés, ou bien un seul livre, s'ils sont convenus qu'ils parleraient de ce livre. Puisque chaque vendredi après-midi, disent-ils, ils parlent de leurs lectures, parlent de livres. Et moi, chaque vendredi après-midi que j'y pense, c'est comme une bulle de silence qui me rejoindrait, où interfèrent à peu de distance les mêmes livres que je suppose qu'ils lisent,

Je n'y arriverai jamais

par François Bon

novembre 2003

les mêmes noms que je suppose qu'ils évoquent, André du Bouchet par exemple,

et puis que ce serait bien sans doute, moi aussi, de prendre écart, d'aller là-bas m'asseoir et lire, puisque je serais sans doute en peine de trouver quelqu'un qui veuille bien, chaque vendredi, partager avec moi que nous parlions d'André du Bouchet, de Rainer Maria Rilke, ou du vocabulaire des marins pourquoi pas. J'ai mes mardis, c'est autre chose: j'entre dans une salle (cette année, une grande salle d'un beau théâtre, sans mimosas ni citronniers mais quand même), il y a vingt visages, et je parlerai pendant quarante minutes d'un auteur ou d'un livre, j'évoquerai Nathalie Sarraute, Bernard-Marie Koltès, la figure fraternelle de Georges Perec, et les ombres avec aspérités d'Antonin Artaud ou Samuel Beckett. Et puis ils partiront avec les mots mis en partage, et pendant quarante minutes, un peu plus tard, j'écouterai comment ils y auront marché, je m'évincerai le plus totalement de moi-même pour mémoriser à mesure ce texte, le hisser en relief dans la tête, de façon qu'ainsi appendu les structures, la composition, en soient mieux perceptibles, et ce qui les détendrait, ou donnerait ce plein que les marins savent d'entre un vent et leur voile, au seul bruit parfois d'eau sur la coque. Et puis ce sera le

train, et puis ici la table avec l'écran et ces ronflements de ventilateur, et les livres, oui, ici qui montent au plafond, André du Bouchet parfaitement savoir, à portée de bras, où en sont tous les titres, mais le ciel, et la bulle, et le temps qui permettraient de lire comme il faut lire: ou plutôt, et si ce qu'ils tissent, eux là-bas, c'était ce qui préludait de façon nécessaire à ce partage du plus haut, qui suppose et le temps et le ciel, et – de façon préalable, le temps pour l'amitié? Le soir je relis Saint-Simon, parce qu'il y a un mystère chez lui que je n'arrive pas à défaire, une manière de mettre ensemble les verbes pour que l'accent de la phrase porte sur cet entrelacement même, et déporte les autres fonctions, sujet, compléments, dans un rapport mineur. Et je suis bien persuadé que cet accent sur la triangulation des verbes est la force de cette prose, capable de faire passer les silhouettes en relief sur la page. À force de le lire, j'arrive obscurément à le mimer, dans les meilleurs instants, me semble-t-il, mais tant que je n'ai pas compris je dois continuer à le relire. Saint-Simon écrit, de 1723 à 1742, ce qui s'est passé à la cour de 1709 à 1723, et son livre – qui marche comme sans cesse par l'arrière, saisissant les gens quand ils meurent, pour retracer d'où ils sont venus, avant cet instant d'arrachement – il commence à l'écrire du jour qu'il est évincé de la cour. Il met dix-neuf ans pour écrire les quatorze ans qui précèdent, et tout au bout des dix-neuf ans, dans l'ultime page des huit tomes Pléiade, il a cette phrase: "Je n'ai jamais pu me défaire d'écrire rapidement." Est-ce que c'est ce qui différencie les hommes de poésie d'autres à l'engagement plus séculier, où la forme passe par la prose?

Nous partageons bien plus, les deux qui se retrouvent, chaque vendredi après-midi, et nous autres qui sommes dans les trains: nous partageons que la poésie soit expérience, et commune, et qu'ensemble on s'y réfère comme du fondamental, et nous partageons symétriquement la fièvre de ces agités qui, de Malcolm Lowry à Dostoïevski et Faulkner et tant d'autres, ont peuplé notre imaginaire des hommes. Peut-être que c'est le meilleur cadeau à se faire, réciproquement: la vie que l'autre n'aura pas, et les mots qui pourraient en surgir, on s'imagine.

Alors ce vendredi, en reprenant le train, certainement je les imaginerai parlant d'André du Bouchet comme si jamais, entre citronniers et mimosas, ils n'avaient jamais parlé de rien d'autre.



Chacun sait que la mort est irréversible, et elle seule. On dit que le temps l'est aussi, du moins sa direction, mais la chose est relative car, à la différence de la mort, son passage est réparable pour peu qu'on y mette de la volonté, du choix ou de l'amour. La conséquence est qu'on ne saurait déclarer une situation irréversible sans la rendre tranchante, sans en faire le couperet d'une condamnation à mort.

L'irréversible

— par Bernard Noël —

Le caractère définitif et donc mortel d'une telle déclaration est aujourd'hui légèrement masqué du fait que l'abolition modifie le recours à la mort. On n'exécute plus pour l'exemple bien que la propagande sécuritaire entretienne la nostalgie de la peine capitale. Mais à quoi bon prendre la vie quand, de nos jours, il suffit de prendre la tête des gens pour voler leur voix. Au fond, dans une société où tout est devenu marchandise et où le lien social se limite à la consommation, il est stupide de tuer des consommateurs et beaucoup plus rentable d'occuper les têtes au lieu de les couper.

L'opération qui assure cette occupation est facile à résumer :

Mettre la même chose au même instant dans toutes les têtes...

Et c'est le grand projet culturel de l'élite de nos Entrepreneurs (nouveau nom que se donnent ici les patrons). Quand on voit le regard de leur principal serviteur, on se dit qu'il n'y a pas loin de Matignon à Maquignon, et tant pis si le jeu de mots est aussi facile que l'empressement du valet. Le seul problème devant ce personnage est celui-ci : dans quel but le chef de l'Etat a-t-il mis une caricature à la tête de son gouvernement ? Pour quel aveu ou quelle dissimulation ?

Il est vrai qu'il nous donne à voir clairement qu'un philosophe règne sur l'Éducation et un médecin sur la Santé. Le résultat est d'ailleurs admirable :

tous les éducateurs de ce pays doutent de l'avenir et tous les vieillards savent qu'ils peuvent compter sur un enterrement discret. Une bonne mortalité peut après tout combler quelques déficits. Il faut oser vouloir sans dire : c'est la règle secrète de ce pouvoir ! Aussi est-il surprenant d'avoir risqué l'évidence en plaçant un comptable à la tête de la culture. Lui est le seul à parler carrément d'IRRÉVERSIBLE, c'est-à-dire à prononcer la condamnation à mort de tout ce qui gêne le grand projet culturel de ses patrons...



J'aurais aimé, pour commencer, vous parler de ce qui arrive : le poème, vous dire ce qui m'arrive avec cela : poème, je dis poème, non pas ces quelques signes recueillis, creusant la page lançant l'appel, mais : le lit et le corps du poème, son amont son aval, sa vulve, son envers, son pénis, sa percée, son dehors au dedans, ses rives minutieuses, son vide incandescent,

j'aurais aimé, pour commencer, vous dire ce qui m'arrive avec cela : poème, ce nécessaire abaissement, puis son dépassement absolu, comme si le poème était ce mouvement même, traversée, chute d'abord, chaque fois, dans l'en-deça, le neutre, l'indifférent mais chute prolongée, contrariée, toujours, par ce mouvement qui s'amorce, dès l'origine, d'une traversée, non plus dilution, bourdonnement d'avant le commencement, retour à la matrice, mais dépassement, par incarnation et cristallisations successives, des différences, vers le soi culminant, le pas-moi plus que soi, l'au-delà de soi en soi, le champ de rayonnement le plus vaste qui soit, de quoi, voilà bien ce que je ne saurais dire, sur quoi bute mon dire, ne rayonne que là où se dérobe ce quoi que je ne sais nommer, pardon du peu, saisi au vol, voilà pourquoi, sans doute, j'ai eu raison, pour commencer, de ne pas vous parler du poème, de ce qui m'est arrivé avec cela : poème, et dont je peux seulement dire, au fond : c'est arrivé.

Quatrième inconférence : le poème

— par Florence Pazzottu —



Les sabots sur notre plancher
nous regardons filer les trains
qui sont maintenant si rapides
qu'ils sont devenus des fantômes

Il est désormais inutile
d'essayer de tourner la tête
pour accompagner leur passage
de nos yeux de goudron tranquille

Comme un coup de fouet dans un cirque
sur leurs rails ils se précipitent
vers un destin qu'ils ne connaissent
pas plus que nous qui les aimons

Ces gens qui boivent notre lait
se nourrissent de notre viande
font des sacs avec notre cuir
des fêtes avec notre mort

Rumination

— par Michel Butor —



Récit

Monochrome à deux voix

Patrick Barrer

collection *Ex cætera*, éditions L'Amourier

Encore un de ces livres inclassables! Un de ceux dont l'écriture autrement disposée sur la page circule entre prose et poésie. Encore un de ces livres qui ramené à sa stricte trame anecdotique s'effacerait, comme brume matinale en été. Il faudrait toutefois pour en arriver là lui faire subir bien des violences.

Or ce *Monochrome à deux voix* est un acte d'amour. Une méditation au cours de laquelle Patrick Barrer nous retrace l'histoire d'un amour, ses saccades, ses heurts, ses attentes, ses trouées de paroles, ses douleurs taciturnes. Pourtant. Si on parle d'amour dans ce *Monochrome à deux voix*, si on traverse les difficiles relations entre les hommes et les femmes d'aujourd'hui, ce livre est plus que le récit d'une histoire d'amour. Patrick Barrer a voulu tirer amont et nous entretenir de ce qu'il en est de "l'amour après l'histoire d'amour". C'est pourquoi au centre de ce livre, on rencontre une question: "C'est quoi au juste **Aimer**, une fois sorti du mot, de l'attente, du désir (...)?", une question dont on ne sait qui la pose: le narrateur, *Elle* ou l'auteur? Peu importe. Elle est notre question. Celle qui fait de nous les humains que nous nous efforçons tant bien que mal d'être. Ici, c'est *Elle* qui en est la chance. *Elle* qui s'est présentée comme un "non" incarné: "*J'aime le "non". D'ailleurs, n'ai-je pas l'air d'un "non"?*" C'est *Elle* qui mettra l'impossibilité d'atteindre l'objet d'amour



comme condition même de l'amour: "*Mais je suis incapable d'amour, et c'est pour quoi je ne désire pas être aimée*", lui écrira-t-elle. Tout se passe comme si *Elle* était tenue de dire non. Un non de rupture comme une coupure. Première entaille qui jette dans la douleur, premier trait qui jette à l'écriture. Au travail d'amour. Exigence de vérité pour qui comme lui, consent. Répond oui à ce non qui décape le lien amoureux jusqu'à la séparation de deux vies faites pourtant, on le devine, pour se rejoindre. C'est alors que deux s'ouvre en trois. C'est alors qu'*Il* découvre que la relation amoureuse ne peut-être que triadique, que seul le tiers sépare et maintient ouverte, chacun étant rendu à sa liberté, la paire. Entre le monochrome sans voix de la galerie, simple toile bleue, et ce *Monochrome à deux voix*, ce tiers, "espace de l'amour indéfinissable" où les deux êtres se trouvent engagés, il fallait passer par le monochrome d'une lettre de rupture, gorgée d'"une douleur toute bleue" pour qu'"en sueur", "le cœur se porte en avant", prêt à renaître.

Alain Freixe

Monochrome à deux voix, éd. L'Amourier, 14,50 €

Le chant des batailles

Daniel Biga, illustré par Ernest Pignon Ernest

collection *Ex cætera*, éditions L'Amourier

L'orgasme relève du mystère. Ainsi est-il. Ainsi soit-il.

Veut-on l'exprimer? L'effroi se fait alors l'écho voilé de l'émerveillement.

Chez Daniel Biga le sexe investit la vie, l'innerve de part en part, lui donnant goût et foisonnement, tirant l'être hors de lui-même, lui rappelant l'Origine, *Nous sommes sortis du même moule, de la moule du même océan initial, fétide, pur: nous avons rampé sur la même vague mugissante, nous nous sommes effondrés sur le même sable en tempête, sous un ciel de plaies violentes. Nous sommes nés verts, noirs, rouges, sombres, dans la glaire, les crachats, la bave sexuelle, le placenta, les pus, les urines, la chiasse. Nous sommes nés des eaux noires...*

Dominent ainsi la dualité, la séparation et la dissection. L'extase seule peut rétablir l'unité, mais elle n'est, par nature, que de passage. Dès que la chaude fusion est accomplie, les malédictions reprennent leurs droits. En l'occurrence les malédictions ont toujours maille à partir avec la coupure, l'émasculatation de la vie.

Des siècles de religiosité ont établi des frontières: ce qui est élevé s'opposerait au corps, la tendresse n'aurait rien à faire avec la bandaison, la pureté serait en permanence menacée par la souillure supposée du flux séminal.

Ces imprécations aux formes de séca-teurs, Daniel Biga les dit comme textures de la chair nouée; de ses torsions naissent des textes, des phrases iconoclastes qui reposent sur un manifeste clair: *Je ne connais pas de défaite plus sûre que la mort du désir.*

À la langue de rétablir l'unité, en mêlant ces matières que les pesanteurs séparent: *Parfois – souvent peut-être? - sa culotte devait se mouiller de tendresse.* Creusant le mystère de ce corps jubilatoire, torturé par ce désir qui veut se vivre, se dire avec intensité, l'œuvre avance vers l'ineffable, l'interdit majeur, incestueux. Ici, s'explore l'extase, une telle *extase matérielle*. MATERNELLE.

Le texte ne peut se hisser à la hauteur

de la force vécue -lâchée- qu'en travaillant la déchirure, *Le sperme recueilli dans le calice des mains jointes ma prière le lui dédiait.* À ce niveau de ruptures par la langue engendrées on peut se libérer des jugs, de *cette vision frappée d'une insurmontable prohibition.*

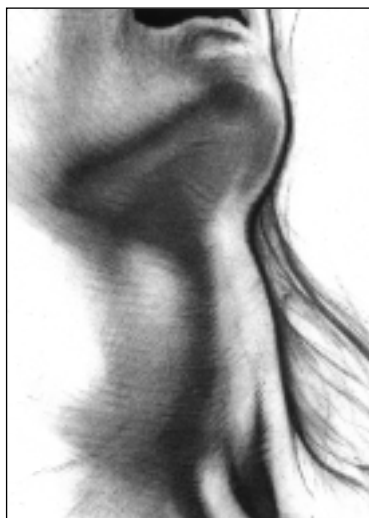
Le livre se déploie alors, se dégage du champ des combats pour devenir *chant des batailles*; dans cette marche jubilatoire le texte dialogue avec les dessins d'Ernest Pignon Ernest, leur sensualité noire et ardente répond aux mots et s'en nourrit.

Le deuxième volet célèbre la libération acquise en cultivant un refrain qui suscite appétits et morsures du monde, *Il fut un temps où tout me faisait bander.* Tout, et la vie déferle, à la fois happée et retenue par ce mouvement de va-et-vient enfin rétabli entre l'être et les êtres, les herbes, les senteurs, les rues, *tous les parfums à jamais font frissonner ma narine, tout à jamais bande en moi.*

S'installent en troisième partie des illuminations, poèmes en prose sensuelle, rythmant les mots de jouissances imprévues, recréant dans le même élan l'homme et l'écrivain *sans bouger parfois, tout contre elle en chien de fusil, je reste le membre raide rangé dans son vallon arrière, dans le satin et le velours de ses fesses. Jusqu'à ce que je m'endorme. Chasseur de cœur.* Et si en ces zones cherchait à se dessiner un royaume! Le Royaume selon Biga.

Yves Ughes

Le Chant des batailles, éd. L'Amourier, 14,50 €



60 exemplaires de tête
ont été tirés au format 19 x 25 cm,
accompagnés chacun
d'une gravure originale (ci-contre)
signée d'Ernest Pignon Ernest.
Présenté sous étui toilé, chaque livre est
numéroté et signé au colophon
par l'artiste et l'auteur.
(230 €)

Équinoxes & Solstices

Jacques Ferlay, illustré par Derez A Derez
collection *Ex caetera*, éditions L'Amourier

Haï ku

Simple et concret, modeste ; avec son air de pas grand-chose le haïku pourtant, au bout de ses trois vers, nous déconcerte à chaque fois. Poème plein de courant d'air, le sens y circule et s'échappe de toutes parts puis, tel un corps subtil la poésie en émane sans bruit. Il prend sa source dans des formes plus anciennes, témoins ce tanka de Saïgyo (1140 – 1190) que Basho dans son journal "*la sente étroite du bout du monde*" cite comme étant l'étalon de la perfection :

*Toute la nuit
la tempête a soulevé
les hautes vagues
et les pins de Shiogoshi
ruisselaient de clair de lune*

Cependant le haïku, auquel il arrive parfois de transgresser sans complexe les contraintes formelles qui le définissent (son nom ne s'apparente-t-il pas à la notion même de liberté...), a su également s'affranchir du vocabulaire prédestiné de la poésie classique et du ton compassé propre aux poètes de cour pour s'attacher au quotidien, au familier, voire aller jusqu'au trivial :

*Pluie de juin
le toit des latrines où je fais de l'eau
fuit*

Kanrô

Je ne sais si l'on peut préciser la date des premières tentatives menées en vue d'apprivoiser cette forme en occident, et singulièrement en France, mais de fait la plupart de ceux qui écrivent des poèmes aujourd'hui s'y sont essayés. Parmi eux, abrité derrière sa pile de livres, mon voisin de table dans un festival du livre, Jacques Ferlay. Sa discrétion, curieusement flanquée d'un regard acéré, sa capacité à écrire en tous lieux avec une égale concentration, m'ont séduit. Nous avons choisi de rassembler ses textes selon le thème traditionnel des saisons sous le titre "*Équinoxes & Solstices*" et Derez A Derez, que j'ai sollicité, a bien voulu accompagner les poèmes de graphes.

Jean Princivalle

Entre deux roseaux
ostensor d'araignée
Prions pour les mouches !

La rose coupée
au col de femme studieuse
Abrégé d'amour

Elle a carte blanche
la neige où pourrait s'écrire
le pas d'un ami



Malgré l'escalier
même si le bois gémit :
l'odeur de la soupe

Ce banc du jardin
gercé d'usure et d'hivers
Mon cœur où t'asseoir

Jusqu'à la maison
sont venus les sangliers
L'hiver nous unit

Dans l'eau du matin
fond le glaçon de la lune
Vieillir est un secret

Équinoxes et solstices, éd. L'Amourier, 12,20 €

Glacé

Récit
Marie-Dominique Xérry
collection *Toth*, éditions L'Amourier

Glacé, de Marie-Dominique XERRI, est un coffret de phrases météores, toutes en boules concises et très denses, où cherchent à se dire encore et encore la distance et la proximité entre les humains, les relations de fusion et de mystère, amour ou amitié indistincts, qui sont le nœud ultime rattachant l'héroïne à la vie.

Dans cette narration qui se trame au passé composé, comme une confidence orale, très subjective, qui nous serait livrée à nous lecteurs, en secret, la narratrice traverse trois chapitres, du plus long au plus court, pour nous dire un lien. Ce lien qui s'ignore entre elle et Fred, l'ami aimé d'un lien sororal, viscéral, constitutif, mais non exclusif, c'est ce qui fait la matière du livre.

L'histoire, quant à elle, est rythmée par la maladie de l'héroïne (premier chapitre), où le cours de la fièvre – réelle, symbolique? – bouleverse sa perception du temps. La narratrice, confrontée à la mort de ceux qu'elle aime (ses parents, Fred), revit dans un état alterné d'excitation et de relâchements psychiques les moments de rencontres heureux, ceux où l'on mange dehors sur une terrasse en plein hiver, ceux où elle se fait offrir des marrons chauds. Et aussi, poignants, surgissent à sa mémoire les temps de séparation, de retrait, où l'autre, si proche soit-il, blesse parce qu'il est inaccessible.

Dans le second chapitre, "Enfance", nous voilà près des parents de la narratrice, êtres qui glissent sur la vie, frères, et détachés, et dont la perte n'est réparée que par les rares moments où l'héroïne s'endort auprès de "l'arbre très vieux", garant d'une permanence, dans une nature rassurante parce que toujours présente. Et il y a enfin "Thérèse" (troisième chapitre), avec qui le récit s'achève. Double de la narratrice et autre, elle entretient avec celle-ci un rapport étrange, qui s'explique parce que toutes deux étaient reliées à Fred, l'ami mort, et qui ne s'explique pas, mais se cherche, tâtonne, se brise, se renoue, toujours à l'aveuglette.

Avec Glacé, le lecteur entre dans les méandres très délicats des relations fugaces et inconnues qui comptent pour chacun de nous ; il découvre un style de force et de poésie, fondé sur des éclats de mots entrevus dans une phrase qui foudroie.

Béatrice Bloch

Glacé, éd. L'Amourier, 12,50 €

De la toile et des mots, Un maillage possible

Depuis le *Basilic* N° 10, nous avons créé une rubrique consacrée aux sites amis, ceux qui animent sur la toile une défense de la poésie et de la littérature.

Dans ce numéro nous proposons un détour par le CIPM : www.cipmarseille.com

Le Centre International de Poésie de Marseille ou la profusion des actes

On accède très agréablement à ce site du CIPM, et l'on se remet d'emblée du voyage en découvrant la qualité de l'accueil, le gris veiné de bleu qui s'offre au visiteur comme une invitation au repos, à la lecture.

Par l'échancrure bleutée des lettres, on entre dans une réconfortante profusion, généreuse et maîtrisée.

Le CIPM conduit depuis de nombreuses années une action poétique qui fait honneur à Marseille et rayonne sur une large surface. Le sommaire témoigne en

toute humilité de cette action multiforme, il nous conduit avec vivacité dans un monde mouvant, nourri d'échanges et d'initiatives.

On découvre, par exemple, que le CIPM a d'ores et déjà accueilli plus de 800 auteurs. La vie poétique s'y organise de fait autour d'expositions, de lectures et de résidence d'écrivains.

En cliquant sur les titres de chapitres, on peut accéder aux archives, aux initiatives en cours, et l'on arrive ainsi, par simple route, sur le résident actuel, Boubakeur Zemmal. Un vers suffit, mis en exergue, *J'écris avec le doute, je ressemble à ma canne*. Et l'envie de découvrir est amorcée.

Tout le site la nourrit.

On le parcourt en ayant le sentiment de traverser des champs entiers qui s'offriront avec clarté, dans la découverte sereine que permet l'amitié, la connivence.

Comme la passion ne saurait être repliée sur elle-même, pliée sur son

périmètre, s'ouvrent ici des liens qui élargissent encore le paysage.

On peut ainsi aller d'auteurs en éditeurs, trouver des adresses, des voies, des routes et des chemins. Nul ostracisme, des croisements permanents, des carrefours qui permettent aux êtres d'échanger.

Et l'ensemble témoigne d'une exigence fertile. La poésie offerte à la lecture n'œuvre pas dans la facilité.

Elle avance dans un authentique travail sur la langue, vers des révoltes contre l'ordre facile des concepts dominants.

Un lieu donc, roboratif et encourageant. Une étape qui permet de reprendre souffle. Et qui nous donne des raisons de poursuivre sur cette route que nous aimons.

Pour qui veut s'alimenter, dans la clarté et la santé ; pour qui veut avancer, pour qui souhaite voir se formuler les élans qui nous portent, l'étape CIPM s'impose.

Comme un échange amical, un livre ouvert sur la table du partage.

À quelques mots d'ici

par Alain Freixe

Rappel: Cette rubrique entend faire connaître quelques-uns des livres que publient les maisons d'édition qui s'efforcent d'offrir à leurs productions l'avenir qu'elles méritent.

Éditions L'arrière pays

1972. *L'Arrière-Pays*, c'est dans Les sentiers de la création, chez Skira, un livre d'Yves Bonnefoy. Un livre sur le regard que nous pouvons porter sur le lieu, cette lame qui l'ouvre sur plus loin, plus haut non pour s'y perdre mais pour revenir illuminer l'ici et aider à vivre, donnant sous cette lumière le goût des choses simples.

1992. *L'Arrière-Pays*, 1, rue de Bennwihr, 32360, Jegun, c'est la maison d'édition que fondent Josette Segura et Éric Dazzan.

Plus de dix ans après, c'est quelque 40 titres, tirés autour de 300 exemplaires dont quelques dizaines en tirage de tête, illustrés par des artistes amis comme Rosiu ou Foglia, diffusés par quelques libraires amis, lors des manifestations publiques, ici ou là (Paris, Toulouse, Rodez...), colportés à bouche d'hommes, d'un tu à l'autre.

Ici l'on accueille des écritures aussi diverses que celles de Bernard Manciet, l'immense poète gascon, Max Rouquette, Pierre Dhainaut... que celles, naissantes, de Jean-Luc Araibaud, Sylviane Cernois ou Philippe Costaglioli... ou celles de ces animateurs infatigables de revues que sont Gérard Bocholier (*revue Arpa*), Jean-Pierre Thuillat (*revue Friches*), Jacques Gasc (*revue Souffles*)...

Signalons que Josette Segura et Éric Dazzan animent eux-mêmes la *revue Possible imaginaire*, j'insisterai sur le fait qu'avec eux je partage le souci de

défendre les œuvres de Jean Malrieu ou de Gaston Puel.

À *L'Arrière-Pays*, on ne lit que des livres qui brûlent mais dont "l'écriture du feu est secrète" comme celle de ceux extraits des cahiers d'une moniale, recueillis et publiés par Max de Carvalho sous le titre *Le mendiant d'infini*. Me touche dans ce livre par-delà les adresses au christ, par-delà la foi, le fait que c'est de tout ce que nous aimons sans le comprendre que vivent ces mots. Autant de poèmes, autant de dits de l'amour. Amour indicible, ineffable que seuls les mots du poème capables de se dépasser eux-mêmes vers cette présence qui toujours nous renverse : "Quelle main / lèverait / le voile / de Ton visage / sinon celle / qui m'a blessée". Alors tous ces poèmes d'in-connaissance sont comme autant de traits de "l'amour réalisé du désir demeuré désir", selon les mots de René Char.

Écrits sur une écaille de carpe

Werner Lambersy

collection *Ex cætera*, éditions *L'Amourier*

Au pli du livre
 Au toit de l'eau
 Un scrutateur attend
 Un mystère
 Patient au saut
 Sombre éclair
 Que les mots mouillés aiguisent
 Au tranchant
 Lire en traînes effilées
 Géométriquement
 Fait boire des bulles de silence
 Quand un mot entoure l'œil
 D'un poisson philosophe
 Dans l'étirement du temps
 En suspension
 Un sourire soudain frétille
 Sur ces frontières nues
 L'air suffoque
 L'antique rêve aquatique
 Un escalier d'Escher y suce le blanc
 C'est là que l'on naît
 Aux sources grammaticales
 À l'ombre forte de la réalité
 Qu'aucun poème n'épuise
 Flottent des mots moirés
 S'ancrent figure et abstraction
 Et comme
 Jamais un mot ne voit le fond du poème
 Lisant Werner vous ne verrez peut être pas
 Ce scaphandrier tête
 Écrire sur les écailles des poissons
 Comme un astronaute
 Sur Les étoiles
 Pour l'émergence
 Afin que le monde soit

Martin Miguel

Écrits sur une écaille de carpe, éd. *L'Amourier*, 10,70 €

L'Amourier éditions
 223, route du Col Saint Roch
 06390 – COARAZE

Tél: 04 93 79 32 85
 Fax: 04 93 79 36 65

amourier@wanadoo.fr

Nouvelle adresse postale
 de l'**Association**
 des **Amis de l'Amourier**
 5, rue de Foresta
 06300 – Nice

*Le Basilic est publié grâce au concours
 du Conseil Général des Alpes maritimes
 du Conseil Régional
 et de la DRAC PACA*

■ ■ ■ Là-bas, dans le pays des Retours, on fête les 90 ans du grand Césaire; on pense trop peu, ici au poète dont Breton disait qu'il avait donné, avec le *Cahier d'un retour au pays natal* "rien moins que le plus grand monument lyrique de ce temps"

■ ■ ■ La grandeur de Césaire, n'est pas de s'être approprié une langue, mais de l'avoir habitée et de s'en être rendu citoyen.

■ ■ ■ il faut avoir vu un manuel de langue française américain pour comprendre ce qu'est la francophonie et la présence de la langue française dans le monde, et l'intérêt que nous avons à nous revendiquer non seulement citoyens de la France, mais bien plus de la langue française

■ ■ ■ "J'ai deux âmes, disait le vieil Ennius, parce que j'ai deux langues". Et c'est cet esclave grec qui a donné au latin ses premières œuvres littéraires

■ ■ ■ Delphes, on le sait, fut le centre du monde. Au moins pour les Grecs de l'Antiquité. Au centre de Delphes, le Temple d'Apollon. Au cœur de ce Temple, vaticinait la Pythie. Le temple était soutenu par un mur colossal dont les pierres étaient entièrement gravées de centaines de contrats de libération des esclaves. Delphes est en ruine, le temple est détruit et la Pythie n'est plus. Restent le mur de soutènement et les contrats de libération.

■ ■ ■ Novembre, c'est le mois du festival des musiques actuelles à Nice... Et cette année, c'est en découvrant "De front", une œuvre de P. Jodowski, que j'ai revu l'image du fondateur des MANCA, Jean Etienne Marie, personnage très réservé, distant, timide peut-être, costume sombre et cravate... Je l'ai revu, comme toujours, face à ces 400 gamins des écoles de la vallée du Paillon et du collège de Contes, dans le gymnase de la petite ville de Drap dans le moyen pays niçois. Sur une estrade de fortune, une forteresse d'appareils électro-acoustiques et Jean Etienne Marie, un peu distant, réservé, timide peut-être; il parle de micro-intervalles, manipule un bouton par ci, un curseur par là. 400 visages tendus, entendent les différences d'un ton, d'un demi ton, d'un quart de ton, d'un neuvième, et décèlent, devinent, des différences toujours plus ténues; 400 paires d'oreilles perçoivent de l'imperceptible; puis quelques morceaux, des sons, des mélanges, des déferlements: 400 gamins qui se frottaient, il y a un quart de siècle, à la mise en musique de leur temps...

Hommage à Jean Etienne Marie, homme de musique, de culture, de savoir, de curiosité et de générosité.

Et hommage au CIRM, qui poursuit la route ouverte par Jean Etienne Marie.